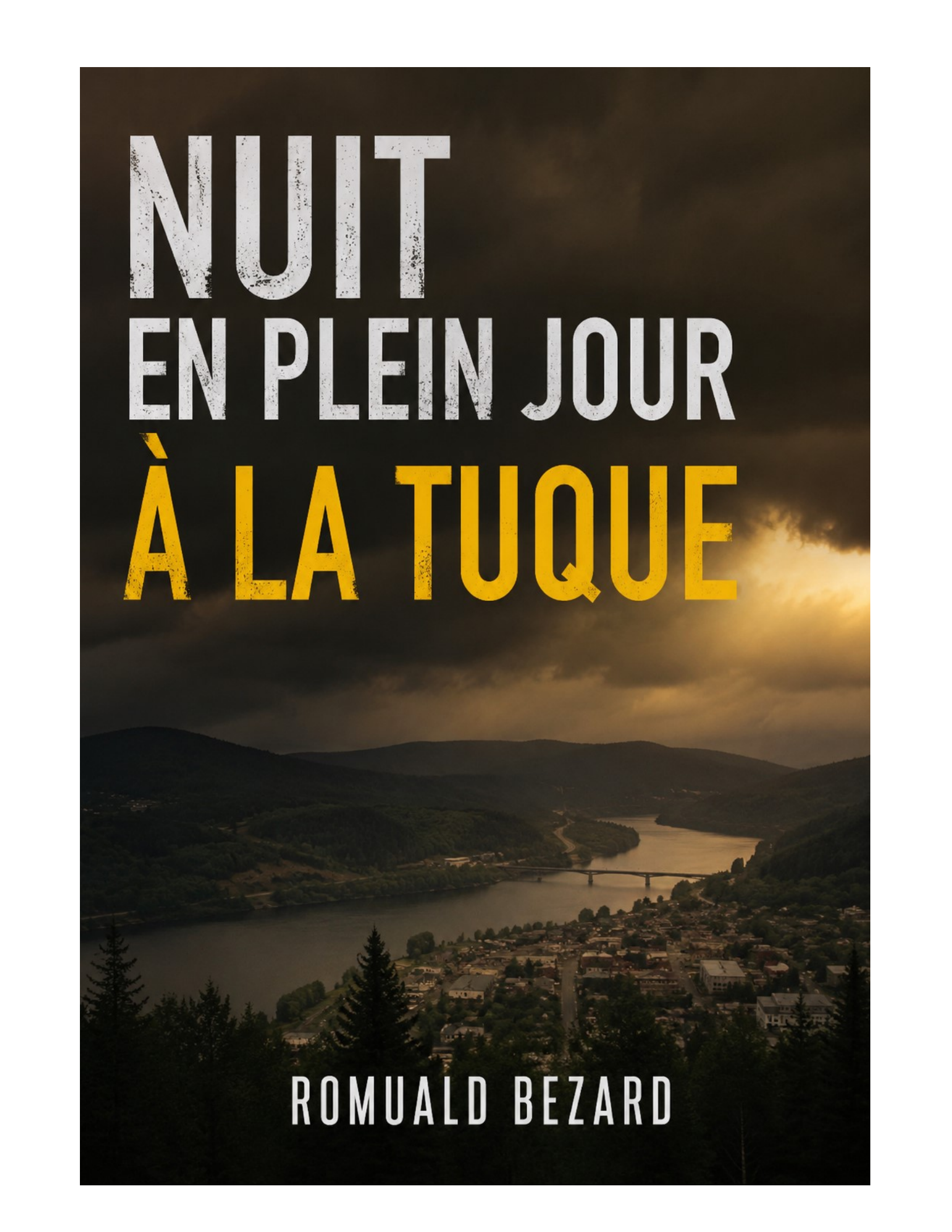




NUIT EN PLEIN JOUR À LA TUQUE

ROMUALD BEZARD

Nuit en plein jour

Il était dix heures dix, le mardi 14 juillet, quand Denis Dubois avait vu le ciel de La Tuque s'éteindre comme une chandelle qu'on souffle.

Ce n'était pas un nuage qui passait. C'était autre chose — une masse compacte, jaune sale à ses bords, noire en son cœur, qui avait avalé le soleil d'un seul coup. Les lampadaires de la rue Commerciale s'étaient rallumés en plein jour. Une odeur de bois brûlé flottait, âcre, entêtante, portée par un vent qu'on ne sentait même pas sur la peau.

Un coup de tonnerre avait roulé au loin, long, presque continu, comme si le ciel lui-même se déchirait quelque part derrière les collines. Dubois avait senti son estomac se serrer malgré lui.

— On dirait la nuit, avait dit Suzie Lefebvre, plantée devant le poste, le nez levé.

— C'est la fumée des feux en Ontario. Mêlée à l'orage. Ils l'ont dit à matin sur les ondes.

— Ben, moi, ça me donne des frissons pareil.

Un éclair avait déchiré le ciel à ce moment précis, si proche qu'il avait teinté de blanc bleuté tout le stationnement du poste pendant une fraction de seconde. Lefebvre avait sursauté. Le tonnerre qui avait suivi, presque immédiat, avait fait vibrer les fenêtres du bâtiment.

— Ça, c'était pas loin, avait-elle murmuré.

À la radio locale, l'animateur du matin avait interrompu sa programmation habituelle pour répondre, une à une, aux questions paniquées des auditeurs, sa voix elle-même trahissant une pointe de nervosité. Non, il n'y a pas de feu de forêt à La Tuque même. Non, ce n'est pas une éclipse. Oui, Environnement Canada confirme que c'est bien un mélange d'orage et de fumée en haute altitude — et oui, la veille de tornade demeure en vigueur jusqu'en soirée. Sur les réseaux sociaux, ça s'emballait plus vite que les ondes ne pouvaient suivre. Une rumeur, née on ne savait où, s'était mise à circuler comme une traînée de poudre — un feu de forêt qui aurait pris naissance tout près, peut-être même dans le secteur de Wemotaci. Le service de sécurité incendie avait dû sortir un communiqué en fin d'avant-midi pour la démentir.

Et déjà, dès neuf heures et demie, les curieux avaient commencé à converger vers Ski La Tuque — le sommet accessible en char par le chemin de service, le chalet, la grande terrasse d'où l'on dominait toute la vallée. C'était le meilleur point de vue en ville, tout le monde le savait, et personne n'avait envie de rater ça.

Le tonnerre, lui, ne s'était pas tu de la matinée. Il grondait par vagues, tantôt lointain et sourd, tantôt si proche qu'il faisait trembler la vaisselle dans les armoires des maisons de la rue Saint-Joseph.

Personne, à ce moment-là, n'imaginait que cette obscurité allait s'éterniser jusqu'au soir — ni qu'elle allait servir, quelque part plus haut sur la montagne, loin de la foule, à cacher un meurtre.

Vers dix heures, la terrasse du chalet de Ski La Tuque grouillait déjà d'une trentaine de personnes. Des familles, des ados en groupe, des couples de retraités, tous le cellulaire à bout de bras, tous à guetter le ciel entre deux éclairs. Quelqu'un avait sorti une glacière de bières. Un homme racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait vécu la même chose « dans l'Ouest canadien, en 2003 », personne ne l'écoutait vraiment. C'était presque une fête, une fête un peu terrifiante, où l'excitation et la nervosité se mélangeaient à chaque coup de tonnerre.

Sylvain Patenaude avait été de la foule, lui aussi, au début. Photographe amateur devenu une célébrité locale grâce à ses vidéos aériennes de la rivière Saint-Maurice — vingt mille abonnés sur Instagram — il avait vite compris qu'un cliché pris depuis le chalet, entouré de trente autres personnes qui filmaient la même chose, n'aurait rien d'exclusif. Il lui fallait autre chose. Un angle que personne d'autre n'aurait.

Il avait annoncé à deux connaissances croisées sur la terrasse qu'il montait « prendre le vrai shot » plus haut, du côté de la Croix — vingt minutes de sentier, tout seul, avec son sac à dos et son drone. Personne ne l'avait accompagné. Personne, non plus, n'avait vraiment prêté attention à son départ : tout le monde avait les yeux rivés sur le ciel qui continuait de s'assombrir, sur les éclairs qui se rapprochaient.

L'appel était arrivé un peu après midi. Une femme, en larmes, avait composé le 911 depuis le sentier de la Croix : elle était montée, elle aussi, chercher un meilleur point de vue, loin de la cohue du chalet — et elle avait trébuché sur un corps. Sa voix, dans l'enregistrement, se perdait par moments sous le vacarme d'un coup de tonnerre qui semblait éclater juste au-dessus d'elle.

Dubois et Lefebvre étaient montés jusqu'au chalet en véhicule, puis avaient continué à pied par le sentier, dans une pénombre si dense que le faisceau de leurs lampes de poche semblait à peine trouer l'air chargé de fumée. Le vent secouait les branches avec une violence inhabituelle, et à deux reprises, un éclair avait illuminé la forêt tout entière d'un coup, transformant chaque arbre en silhouette figée, blanche, presque vivante, avant de retomber dans le noir total.

— J'haïs ça, avait lâché Lefebvre entre ses dents.

Au bout du sentier, sous la grande croix blanche qu'on devinait à peine dans le noir, éclairée par intermittence par les éclairs, gisait Sylvain Patenaude. Traumatisme crânien. Une chute, du haut du promontoire rocheux — ou une poussée.

— En bas, au chalet, y avait une trentaine de personnes qui regardaient le ciel, dit Lefebvre. Ici, en haut ? Presque personne.

— C'est ben ça, le problème, dit Dubois. Tout le monde était en bas à faire la fête. Lui, il est monté ici pour être tout seul. Puis quelqu'un d'autre en a profité.

L'équipe patrouille avait passé l'après-midi à retracer et interroger tous ceux qui étaient sur la terrasse du chalet ce matin-là — vingt-huit personnes en tout, identifiées grâce aux photos géolocalisées sur les réseaux sociaux. Chacune racontait une version légèrement différente, brouillée par la pénombre, le tonnerre et l'excitation du moment. Presque tout le monde se souvenait d'avoir vu Patenaude partir vers le sentier — ça, au moins, c'était cohérent d'un témoignage à l'autre — mais personne ne l'avait vu revenir, et surtout, personne n'avait remarqué qui d'autre avait pris le même sentier dans les minutes suivantes.

Une dame de Trois-Rives jurait avoir entendu « comme un cri » venant de la montagne — mais admettait ensuite que ça pouvait tout aussi bien être un coup de tonnerre particulièrement violent. Un couple de retraités affirmait avoir vu « un homme avec un sac à dos » s'engager sur le sentier peu après Patenaude, mais ne pouvait donner ni âge, ni taille, ni la moindre description utile — juste une silhouette, dans le noir, comme toutes les autres.

— C'est un vrai casse-tête, soupira Lefebvre en refermant son calepin après la douzième déposition. Tout le monde a vu Patenaude partir. Personne a vu qui l'a suivi comme du monde.

— Ils regardaient tous le ciel, pas le sentier, dit Dubois. Puis avec l'orage qui pétait de partout, je te gage qu'ils ont tous eu plus peur du tonnerre que de faire attention à qui montait où.

Un seul témoignage retenait vraiment leur attention : un livreur de Purolator, arrêté au chalet en pause dîner par pure curiosité, qui se souvenait d'avoir croisé, en repartant, « un gars avec un sac à dos, qui redescendait vite du sentier de la Croix, presque en courant, juste avant un coup de tonnerre qui l'a fait sacrer » — mais qui n'avait pas vu son visage, seulement sa silhouette pressée.

Le drone de la victime gisait en morceaux au fond du ravin, à une dizaine de mètres du corps. Carte mémoire disparue, carcasse aplatie — impossible d'en tirer quoi que ce soit. Un nouvel éclair, suivi presque instantanément d'un claquement sec de tonnerre, avait fait grimacer Dubois pendant qu'il photographiait les débris.

— Ça sent pas l'accident, ça, dit-il en retournant l'appareil du bout du pied. On dirait qu'il a été piétiné. Ou lancé.

— Ou les deux.

Le cellulaire de Patenaude, retrouvé dans la poche de son jeans, racontait une autre histoire. Son application de pilotage gardait en mémoire un signal de détection d'aéronef à proximité — une fonction de sécurité qui repère les autres drones dans les parages pour éviter les collisions. Et ce matin-là, un autre appareil que le sien avait volé à quelques centaines de mètres, presque au même moment.

— Ça veut dire qu'il y avait un autre drone dans le coin, dit Lefebvre. Pas juste le sien.

— Avec une trentaine de monde au chalet, ça pourrait être n'importe qui.

Ils n'avaient pas le luxe du temps. Le procureur voudrait des réponses avant la nuit — la vraie, cette fois — et la scène de crime, déjà malmenée par le vent et les débuts de pluie, ne tiendrait pas longtemps sous cette noirceur artificielle qui rendait tout travail d'investigation presque impossible.

De retour au poste, Dubois avait étalé sur la table ce qu'ils savaient de la vie de Patenaude. Un homme qui, avec sa caméra volante, s'était fait autant d'admirateurs que d'ennemis. Dehors, par la fenêtre du bureau, la ville restait plongée dans une pénombre irréaliste, ponctuée à intervalles réguliers d'éclairs qui illuminaient tout d'un blanc froid avant que le tonnerre ne suive, tantôt immédiat, tantôt distant de quelques secondes.

— Regarde ça, dit Lefebvre en pointant l'écran, pendant qu'un grondement particulièrement long faisait vibrer la fenêtre derrière elle. Trois plaintes déposées contre lui dans la dernière année. Un dénonçait qu'il avait filmé sa cour arrière sans permission. Un autre — un dénommé Carl Ferland — l'accusait carrément d'espionnage industriel, à cause d'un survol de son chantier de construction.

— Un rival dans le domaine ?

— Ferland pilote aussi des drones. Il fait de la photo pour des promoteurs. On dirait qu'il l'a jamais digéré, le survol.

Un premier suspect, donc. Mais ce n'était pas le seul nom qui ressortait des messages privés et des commentaires publics de Patenaude.

— Y a ça aussi, dit Dubois en montrant une capture d'écran imprimée. Une photo publiée hier, prise au lac des Chats. Un chalet, une terrasse, deux personnes plus proches qu'elles devraient l'être pour du monde marié chacun de son bord.

— Il a tagué personne ?

— Non. Mais regarde les commentaires.

Sous la photo, un commentaire, effacé quelques heures après avoir été posté mais capturé par un abonné curieux avant sa suppression : « Tu devrais faire attention à qui tu photographies, mon Sylvain. » Signature : un dénommé Éric Rousseau.

— Ça sonne comme une menace, dit Lefebvre.

— Ou comme un gars fâché qui a rien à voir avec le meurtre.

Deux noms, deux pistes. Ferland, le rival professionnel humilié. Rousseau, peut-être un mari jaloux. Rien, pour l'instant, ne permettait de trancher.

Carl Ferland avait été facile à retrouver — il travaillait en après-midi sur un chantier à l'autre bout de la ville, casque de sécurité et gilet orange, entouré de trois autres ouvriers qui pouvaient tous confirmer sa présence depuis huit heures du matin. La pluie, entre temps, s'était mise à tomber en rafales, martelant le toit de tôle de la roulotte de chantier d'un vacarme presque assourdissant, entrecoupé d'éclairs qui faisaient clignoter les néons défectueux au-dessus de la table.

— J'ai des alibis en masse, avait-il dit, presque content de lui.

— C'te gars-là, y avait aucun respect, avait-il craché, pendant qu'un éclair particulièrement violent faisait sauter la lumière une fraction de seconde. Y a survolé mon chantier trois fois cet été. Je porte plainte, la police fait rien, pis lui, il continue comme si de rien n'était.

— Assez pour le tuer ? avait demandé Dubois.

— J'ai une business à faire rouler, moi. J'ai pas de temps à perdre à grimper une montagne en plein orage pour régler mes comptes.

Sa hargne était réelle, presque théâtrale, mais son alibi tenait la route, corroboré en quelques appels. Ce n'était pas lui qui était monté à la Croix ce matin-là.

Restait Rousseau. Un fantôme — aucun dossier, aucune plainte à son nom.

— On va devoir remonter la photo, dit Lefebvre. Savoir c'est qui, la femme sur la terrasse. Ça va nous mener à Rousseau, j'ai l'impression.

C'est une commis du IGA qui avait reconnu la femme sur la photo — Nathalie Rousseau, mariée à un dénommé Éric depuis une douzaine d'années. Un petit bungalow du côté de la 9e Rue.

Un coup de tonnerre avait éclaté au moment précis où Rousseau ouvrait la porte, le faisant sursauter si fort qu'il avait échappé son briquet.

— Vous étiez où, ce matin, monsieur Rousseau ? Disons, entre dix heures et midi ?

— Ici. Chez nous. Je regardais le ciel comme tout le monde, avait-il répondu, trop vite.

— Seul ?

— Ma femme était pas là. Partie chez sa sœur, à Trois-Rivières, depuis hier.

Aucun témoin, donc. Et le commentaire supprimé, lui, restait accroché comme une évidence qu'il ne pouvait pas effacer complètement.

— On a vu ce que vous avez écrit sous la photo de monsieur Patenaude, dit Lefebvre.

Rousseau avait blêmi. Un éclair avait illuminé son visage, révélant une pâleur presque grise, avant que le tonnerre ne roule, sourd et menaçant.

— J'étais fâché, c'est tout. N'importe quel mari aurait été fâché.

— Fâché au point de monter à la Croix ce matin ?

— J'ai jamais mis les pieds là de la journée. J'étais même pas au chalet.

Rien, dans ce qu'il disait, ne pouvait être vérifié ni contredit.

— On le tient pas encore, dit Dubois une fois dans le véhicule, la pluie fouettant le pare-brise. Mais on le lâche pas non plus.

C'est en fouillant plus creux dans les réseaux sociaux qu'ils étaient tombés sur la piste du deuxième drone.

Un ami de Maxime Girard, un jeune de seize ans qui avait passé sa matinée sur la terrasse du chalet avec la trentaine d'autres curieux, avait repartagé pendant quelques heures à peine une story Instagram — un timelapse du ciel qui s'assombrissait, filmé depuis son drone qui montait haut au-dessus du chalet pour capter toute la vallée, avec le tonnerre qui grondait en trame de fond. La story avait été effacée depuis, mais un serveur d'archivage automatique en gardait encore une copie.

Le drone de Maxime, en montant chercher son plan large sur la vallée, avait dérivé plus loin qu'il ne le pensait — assez loin pour capter, dans le coin supérieur du cadre, à peine visible, deux silhouettes debout près de la Croix, révélées une fraction de seconde par un éclair qui traversait tout l'écran.

Maxime avait remis son téléphone sans discuter, terrifié à l'idée d'avoir « filmé un meurtre sans le savoir, en pensant juste faire un beau timelapse ». Les techniciens de la SQ avaient dû stabiliser l'image, l'agrandir, la nettoyer trame par trame.

Ce qui en ressortait n'était pas net. Jamais ça ne suffirait, seul, à convaincre un jury. Mais couplé à l'absence d'alibi de Rousseau et au commentaire supprimé, ça formait un tout qui pointait dans une seule direction.

— La silhouette de gauche, dit le technicien en gelant l'image sur l'éclair qui l'éclairait, elle porte quelque chose sur l'épaule droite. Ça pourrait être un sac.

— Rousseau avait un sac à dos photo quand on l'a vu chez eux, dit Lefebvre. Accroché dans son entrée. Puis il nous a dit qu'il avait même pas mis les pieds au chalet.

— Ça commence à faire beaucoup de coïncidences pour un gars qui dit avoir rien vu.

Ils étaient retournés chez Rousseau en fin d'après-midi, la vidéo stabilisée en main. L'orage, enfin, montrait des signes d'essoufflement — le tonnerre s'espaçait, moins violent. Pour la première fois depuis le matin, une lueur pâle perçait à travers les nuages.

— C'est flou, avait-il protesté, sa voix tremblant plus que d'habitude. Ça prouve rien.

— C'est vrai que c'est flou, avait admis Dubois. Mais votre sac à dos, lui, il est pas flou pantoute. Puis vous nous avez dit que vous étiez resté chez vous toute la matinée.

Le silence avait duré une bonne dizaine de secondes, brisé seulement par un dernier grondement lointain, comme un ultime avertissement du ciel.

— Je voulais juste lui parler, avait fini par lâcher Rousseau, la voix cassée. Je l'ai suivi jusqu'en haut, loin de tout le monde, justement pour pas qu'on nous voie. Je voulais savoir c'était qui, le gars sur la photo avec ma femme. Il a ri de moi.

— Puis vous l'avez poussé.

— Il a reculé tout seul. Je l'ai même pas touché fort.

Lefebvre n'avait rien ajouté. Elle pensait à cette obscurité étrange qui avait avalé la ville pendant près de huit heures, ce mardi-là — à la trentaine de personnes rassemblées au chalet, à faire la fête devant un ciel qui n'aurait jamais dû s'assombrir en plein jour, pendant qu'à quelques centaines de mètres de là, dans le noir et le silence, un homme en tuait un autre. Sylvain Patenaude avait cherché la solitude pour son cliché exclusif. Il avait trouvé la mort à la place. Et c'est un adolescent de seize ans, avec un drone monté trop haut pour capter la vallée, qui avait fini par capturer, sans le vouloir, l'image la plus importante de toutes.

Dehors, le soleil revenait tranquillement, et le silence, enfin, remplaçait le vacarme. La nuit en plein jour, elle, était terminée.

FIN

AVERTISSEMENT

Cette œuvre est une fiction. Les noms, personnages et événements décrits dans ce roman sont soit le produit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou des événements réels serait purement fortuite.

Bien que certains lieux géographiques mentionnés (comme La Tuque, La croix, le centre de ski) existent réellement, les événements qui s'y déroulent dans ce roman sont entièrement fictifs. La représentation des institutions, entreprises et communautés de ces lieux ne reflète en aucun cas leur réalité et relève uniquement de la fiction.

Les entreprises, organisations, médias et forces de l'ordre évoqués dans cette histoire, bien qu'inspirés d'entités réelles, sont utilisés de manière fictive et ne font pas référence aux véritables institutions ou à leurs membres.

Copyright © 2026 par Romuald Bézard

Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou d'autres méthodes électroniques ou mécaniques, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf dans le cas de brèves citations incorporées dans des critiques et certaines autres utilisations non commerciales autorisées par la loi sur le droit d'auteur.

Pour les demandes d'autorisation, veuillez contacter l'auteur :

© Facebook : Romuald Bezard - Auteur

AUSSI DISPONIBLE DANS LA MÊME COLLECTION

Meurtre à La Tuque (Tome 1)

Quand le journaliste Marc-André Lemieux est retrouvé mort au pied de la tour d'observation de La Tuque, tout semble d'abord indiquer un accident. Mais l'inspecteur Jean-Paul Rivard, envoyé de Québec pour l'enquête, découvre rapidement qu'un tueur a frappé avec une précision glaçante — et une méthode qu'on n'imaginait pas encore possible.

Chaos à La Tuque (Tome 2)

Rivard croyait avoir vu le pire. Puis le Premier ministre du Québec en personne débarque dans le bureau de son commissaire. Un homme menace de faire sauter un barrage, et la région tout entière retient son souffle. Entre pressions politiques et course contre la montre, Rivard, Dubois et Lefebvre devront empêcher l'impensable.

Psychose à La Tuque (Tome 3)

Sortie prévue le 26 septembre 2026

Disponible en version numérique et papier sur Amazon, Kobo (numérique seulement), et sur leslibraires.ca (papier seulement).

Retrouvez tous les titres de la série sur la page Facebook de l'auteur : Romuald Bezard - Auteur